

LE JOUR, 1950
14 JUILLET 1950

KHALDÉ NOTRE NOUVEL AÉROPORT

Nous avons eu le plaisir hier de visiter le nouvel aéroport de Khaldé. Il doit porter le nom d'aéroport international de Beyrouth.

Il faut s'être trouvé un peu avant le coucher du soleil sur le vaste terrain destiné à la navigation aérienne, il faut y avoir respiré la brise marine et vu le ciel s'élargir, à l'ouest, au bout des pistes, dans les feux du couchant, pour donner à notre nouvel aéroport tout son sens, pour mesurer sa mission. C'est là qu'on voit combien le Liban est dans son rôle quand il prépare l'escale des avions comme celle des navires ; et que l'avenir, pour nous, est dans cette station des voyageurs de l'air avec celle des voyageurs de la mer, dans cette halte, au départ comme à l'arrivée, au seuil de la Méditerranée.

Mieux que jamais, nous nous manifestons dans le nouvel aéroport sous notre aspect véritable, **celui d'une république maritime**, dont l'accueil et l'au-revoir sont attendus par ceux qui, courant le monde, dans une direction ou dans l'autre, font halte ou prennent leur élan et leur vol.

Le Liban, qu'est-ce en somme, sinon une petite chaîne de villes maritimes, appuyée sur une étroite chaîne de montagnes, et dont la fonction essentielle est de faciliter la navigation de la mer et de l'air ? Depuis que la conquête de l'air a permis de voir de haut la face de la terre, notre présence au carrefour des continents s'est ennoblie de responsabilités nouvelles. Et c'est notre vie même que nous assurons, c'est l'air de nos poumons que nous renouvelons en nous donnant aux entreprises de l'air et de la mer.

Une des pistes, achevée sur près de deux kilomètres de parcours, sera encore prolongée de sept ou huit cents mètres ; l'autre est en voie d'achèvement. Les larges avenues bétonnées invitent à la descente comme à l'envoi et appellent de loin les oiseaux du ciel.

A l'heure du jour déclinant où, dans une petite voiture, en liaison téléphonique avec la tour de contrôle, nous parcourions les pistes, nous vîmes les feux s'éclairer comme on les éclaire pour les atterrissages nocturnes. Il n'y avait là, à ce moment, aucun avion, mais comme un battement d'ailes innombrables ; de sorte que nous avions nous-mêmes l'impression de partir. A la petite jeep qui courait dans l'allégresse, il ne manquait que l'envergure des bras. Et nous nous disions que le voyageur de l'air qui part de là, vers le soir, pour les capitales du monde a sans doute l'impression, dans le ciel transparent, de partir pour les étoiles.